

Ni père, ni maître

10 h 12 - Vendredi 21 septembre, Toulouse, le vent d'autan tourbillonne dans la cour de l'école, 150 enfants jouent, courent, la culotte trop remontée ou le jupon froissé, brandissent d'illusoires sabres, dansent au soleil voilé, boudent, poursuivent d'invisibles ennemis, se disputent, se réconcilient, rêvent, se débarbouillent aux lavabos, s'éclaboussent, sautent à la marelle, éclatent de rire, échangent trois billes, vont et viennent...

Alec, assis en tailleur sur l'unique banc près du portail, carnet de croquis sur les genoux, crayonne, attentif à la clameur de la cour. Trois fois qu'il lève la tête : une note trop perçante sur sa gauche, un *putain con* un peu vif dans le jeu de ballon et enfin ce chagrin qu'il faut écouter. Une broutille vite dénouée, les enfants entendus s'apaisent au son de sa voix ouatée. Alec reprend son croquis, deux petits s'appuient contre son flanc pour mieux voir leur maître dessiner...

10 h 17 - Vendredi 21 septembre, la récréation vole en éclats. 150 enfants se figent, stoppés dans leur élan par le bruit d'une violente explosion. Leurs bouches se referment à peine qu'une seconde déflagration jette la plupart à terre. Un silence assourdissant tétanise la cour. Les petits hébétés et les enseignants médusés se regardent sans se voir. De longues secondes de stupeur. Puis un premier hurlement déchire le tissu épais de l'air, ramenant les adultes pétrifiés dans le monde réel. Ce cri d'effroi, c'est comme un coup de pied dans la fourmilière.

10 h 23 - Qui, dans cet affolement, a la lumineuse idée de faire retentir la sonnerie de l'école ? Peu importe, car, comme à la fin d'une récréation, les élèves se rangent devant les piliers.

10 h 28 - A l'abri du préau, les enfants se pressent autour de leur maître. Alec a déjà balayé du regard la cour et l'école, il a noté la totalité des fenêtres soufflées. Par les ouvertures béantes, il a saisi l'image glaçante de biseaux de verre empalés dans le ventre des armoires métalliques. Il a enregistré le sol du couloir d'entrée jonché de débris coupants, lui faisant renoncer à toute retraite. Alors sur le sol du préau, il trace lentement, d'une craie oubliée dans sa poche, un cercle exempt de bris de verre, se met au centre et fait s'asseoir les petits autour de lui. Il leur explique d'une voix

étouffée, qu'on ne sait pas encore ce qui s'est passé, qu'il va falloir chercher à comprendre. Il sort son portable, pour constater qu'il n'a aucun réseau, imagine alors une explosion de très grande ampleur, range furtivement l'objet dans sa poche. Son visage rond ne s'est pas froissé un instant. Il propose à ses élèves de s'installer comme des filets d'anchois dans le cercle, pieds contre pieds, main dans la main et ajoute qu'il va aller chercher le poste de radio pour écouter les informations. Il promet de revenir au plus vite.

D'un geste vif, Alec confie sa classe au regard de la directrice et profite de ce court instant pour échanger trois mots avec ses collègues aussi sidérés que lui. Crash d'un avion, attentat ? Personne ne sait mais les regards se tournent déjà vers le sud, vers la centrale AZF. Un panache orangé auréole le ciel d'une lumière sinistre, une affreuse odeur d'ammoniac empeste l'air. Alec traverse le couloir dans un bruit de porcelaine brisée, des lambeaux d'isolant pendent des plafonds éventrés. Les enfants ont échappé provisoirement au pire, sauvés par la récréation qui les a mis à l'écart des conséquences du souffle. Il attrape le petit poste dans le tiroir de son bureau et s'empresse de rejoindre ses élèves sans un regard pour sa classe dévastée.

Ce jour-là, à cette heure-là, alors que le bruit sourd de l'explosion continue de résonner dans ses oreilles, il ne sait pas encore les 2500 blessés, ni les 31 morts. Mais il pense à ses deux filles, il les imagine, terrifiées. Il court, hagard, dans une ambiance de fin du monde vers ses élèves, déchiré de ne pas courir vers les siens. Il se ressaisit avant de rejoindre le préau.

10 h 42 - Les sirènes commencent à mugir dans toute la ville tandis qu'Alec, entouré des petits qui le pressent de questions, cherche à attraper un message sur les ondes de Radio France – *Maître, c'était quoi les boums ? Maître, tu crois que c'est un volcan qui s'est réveillé ?* Il lève la main pour imposer le silence. Le flash tombe enfin, confirmant son intuition : *une très forte explosion a eu lieu à 10h17 ce matin à Toulouse, sur le site de l'usine pétrochimique et de la poudrerie.* Le mot d'ordre est donné : *Confinez-vous !* Jamais une consigne ne lui aura paru aussi saugrenue. Pas une fenêtre qui ne soit pas brisée ! Pas une porte qui tienne ! Comment calfeutrer 150 enfants dans une école béante ? Comment mettre à exécution un plan inapplicable ?

L'odeur est là qui irrite les muqueuses. La terreur aussi. Alec connaît les effets délétères et irréversibles du phosgène produit sur le site de l'usine de poudres explosives. Il redoute l'effet domino, une explosion qui en entraîne une autre. Encore une fois, il veut courir vers sa voiture, les abandonner tous et foncer arracher ses filles à la ville soufflée et désormais toxique.

10 h 51 - Le message tourne en boucle, les populations sont appelées à se calfeutrer. Sur l'école, l'état des lieux se fait au pas de course. Ils sont deux à parcourir le bâtiment, à rapidement constater l'état post-bombardement de toutes les salles. Ils s'accordent, malgré l'exiguïté des locaux, à retenir les sanitaires comme lieu de repli. Ce sont les seules pièces de l'école que l'on peut sérieusement envisager de calfeutrer : quatre fenêtres dont l'une a miraculeusement échappé au blast, deux portes désormais sans vitres. Le couloir est balayé dans l'urgence, les lucarnes de la salle hâtivement et efficacement cartonnées puis scotchées, les épais tapis de la salle de gym ramenés contre les portes.

Tel un troupeau conduit à l'enclos, les enfants sont poussés vers les sanitaires et il faut aux enseignants user de toute leur expérience pour expliquer à ces 150 petits tout échauffés pourquoi on les parque dans des lieux aussi indignes.

11 h 07 - Tous sont assis, prostrés sur le carrelage inhospitalier. Les enseignants se relaient pour apaiser et occuper. Les impossibles consignes sont répétées : interdiction absolue de quitter les établissements scolaires. Les portes de l'école ont été verrouillées. L'attente infernale commence.

11 h 32 - Des coups de sonnette intempestifs, bien qu'amortis par les tapis, vrillent les oreilles des occupants de l'école. Quelque chose qui se lève et qui enfle. Une colère qui monte au portail. Alec pressent le choix cornélien : refuser des enfants à leurs parents ou les leur livrer, les exposant au nuage toxique. Il monte sur l'une des cuvettes pour prendre la mesure de ce qui se trame par l'unique fenêtre intacte.

Comme en écho à ce qui l'entrave depuis l'explosion, il assiste alors à cette scène primitive. Des parents agglutinés au portail, qui appellent, qui hurlent, qui réclament leur progéniture, des bêtes sauvages qui veulent leurs petits. Il voit se lever le même appel féroce qui le dévore depuis 10 h 17 ce matin et qu'il s'est refusé à entendre.

Il est cet homme en costume trois-pièces qui tente, soulevé par trois autres d'enjamber le haut portail. Les mains qui saisissent la barre sont les siennes, avec lui il se hisse à la force des bras, tombe, recommence. Sur le côté, une femme en escarpins s'est agrippée au grillage, elle l'escalade quand elle est littéralement projetée par dix parents qui la font basculer de l'autre côté. Sa robe prise dans le haut du grillage s'arrache, elle s'égratigne la joue. La voilà qui traverse la cour en titubant, les vêtements en lambeaux, le visage en sang. L'angle du préau lui cache la fin de sa course. Il ne la voit plus mais entend ses cris de louve résonner. Il pourrait hurler avec elle, la peur, l'irrépressible envie de rejoindre les siens. Alors sous le regard ébahi de ses collègues, il renverse les matelas.

11 h 35 - Une horde sauvage abat le grillage, envahit la cour et enfonce la porte.

Frédérique BLU-DURON